

Belle journée pour mourir

Sarah Rocheville

Numéro 2, automne 2003

Jan Patočka

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rocheville, S. (2003). Belle journée pour mourir. *Contre-jour*, (2), 21–24.

Belle journée pour mourir

Sarah Rocheville

Sur la route de Saint-Thomas que longeaient les hauts champs de tabac, Pierre s'arrêta et alluma une cigarette. On l'avait cru parti pour toujours, il revenait aujourd'hui remettre à son père une lettre que lui avait confiée Monseigneur Lussier et qui, à n'en pas douter, l'incriminait. Pierre n'avait pourtant rien à se reprocher. La conscience claire, il n'en portait pas moins le fardeau des gestes involontaires et des paroles qui auraient pu heurter un confrère ou, pire, un fidèle. Il faut dire aussi que sa dernière messe de samedi s'était mal déroulée (et Monseigneur reconnaissait, selon son expression, les désordres de l'âme comme d'autres identifiaient une vache). L'église était humide et sonore, Pierre entendait sa voix comme si elle n'avait cherché qu'à couvrir le bruit d'une goutte qui tombait régulièrement de la voûte. Il sembla même que la goutte et sa voix parlèrent seules, faisant des fidèles et de lui-même les témoins d'un échange codé. La voix de Pierre avait été particulièrement intraitable. Au moment de l'homélie, il s'était entendu raconter la dernière scène du téléroman de la veille pour illustrer la Parole. Quelques têtes dégarnies avaient souri en signe de reconnaissance. L'une de ces têtes viendrait après la cérémonie l'inviter pour le souper. Il y aurait une bonne soupe et de belles tomates du jardin ; il y aurait aussi un gâteau en surprise. Et puis, il avait été si rayonnant durant la messe. Vêtu ce jour-là de la très grande aube du vicaire (la bonne Marthe avait gardé la sienne pour la froter), Pierre s'était senti flotter. On avait d'ailleurs remarqué son étrange façon de se déplacer, comme s'il n'avait pas

mis un pied devant l'autre, mais s'était avancé en glissant, les talons légèrement relevés. Il n'avait pas aimé l'impression d'immatérialité qui s'était dégageée de lui. Le jeu lui paraissait ridicule. Ainsi, bien qu'il ait été navré pour Marthe de la fraîche tache de vin, il se sentit soulagé par sa maladresse. C'est à ce seul moment qu'il eut enfin l'impression d'entrer en prière. Il avait ensuite pensé à inscrire le détergent sur la liste de courses. Pensé à sortir de cette vie. Pierre avait terminé la soirée chez le second marguillier. Tout avait été bien bon et bien agréable. On recommencera sans compter les tours.

Pierre n'était ni naïf ni désespéré. C'est que depuis toujours, il attendait l'instant de sa mort avec une ferveur mêlée de résignation. Mais cet instant ne venait pas. Prostré en bordure de la route 158, à quelques kilomètres de la maison familiale, Pierre gardait le corps raide et le sac bien serré en bandoulière. Lorsque l'autobus l'avait laissé tôt ce matin sur le gravier, il avait souhaité que le sol s'ouvre enfin sous ses pieds. Cette fois encore, il n'était pas arrivé à tomber, ni même, ce qui l'aurait peut-être sauvé, à se remémorer une véritable épreuve qui l'aurait inscrit parmi les siens. Pourquoi ne pouvait-il être secoué comme il l'avait fait des arbres secs ? Pourquoi ce sol meuble et bien noir sous ses pieds, ne voyait-on pas qu'il était gris et mort ? Comment pouvait-il revenir chez lui sans même sentir le froissement approprié du cœur ? Pierre avait été épargné. Et ce terrible état le confinait à l'extérieur de lui-même. À son âge, il n'aurait pas dû y avoir là de surprise. Il devient de plus en plus difficile de mourir, c'est connu. Et puis c'était le bel automne. Haut vers le nord, les longs séchoirs tapissés des feuilles brunes et noires du tabac serpentaient le ciel clair. Deux silhouettes aux mains souples vérifiaient la dimension et l'humidité des feuilles. Il faudra les retirer ce soir juste avant la tombée du serein. Il faudra assécher le bois des bassins et éponger la *grasse* laissée par les feuilles plus mûres. Ce jour aurait été idéal pour la chute de Pierre. L'air était dense, *briqué* de frais. L'air saisissait les masses et fixait la découpe alternée des champs. À mesure qu'il entra dans le corps de Pierre, le remplissait, le gonflait, l'air se transformait en petits instants parfaitement respirés, coulés à l'intérieur. Pierre respirait les instants, sur la route brouillée d'un seul côté par ses pas, en tentant de ne plus expirer. Pour que le temps s'accumule. Il s'agenouilla, les yeux clos et attendit sa chute, à force d'instant avalés à petites et patientes doses. Jusqu'à ce qu'un trop-plein le gagne, que Dieu le prenne et qu'il s'affale pour de bon.

Mais il ne tomberait pas, il le savait maintenant. C'est en allumant une cigarette que Pierre sut que quelque chose avait changé. Il n'était pas revenu depuis son entrée au Grand Séminaire. Bien sûr, Pierre s'était disputé en silence avec son père au moment du départ. Comment eût-il pu en être autrement ? Les poings au fond des poches, il avait voulu crier qu'il n'avait rien de commun avec les champs. Que la poussière du tabac salissait ses muqueuses, faisait grincer ses os et obstruait chaque canal de son corps. Qu'il haïssait les longs jours d'été et le bruit des moteurs tôt le matin, qu'il ne sentait pas l'humeur du plant s'élargissant au contact de la pluie, que Thomas, le saint, lui faisait peur et qu'il n'avait plus la force de chercher sa présence derrière les tracteurs et les granges. Et puis quelle idée de s'installer à Saint-Thomas, là où l'on nomme sans relâche, comme autant de coups frappés sur sa nuque, celui qui a tant douté et tant trahi. Pierre n'avait rien dit et son père, adossé à la clôture de perche, l'avait regardé avec fierté. « Donne-nous des nouvelles. Compte pas les tours ».

On aurait pu croire que Pierre, la démarche raide et lente, méprisait son village. Mais on ne le crut pas, même ce jour où il revint vers son père après tant d'absence. Lorsque Pierre s'avança sur le chemin de la maison, les deux silhouettes familières se figèrent. Le ciel teintait les feuilles marron de violet. Les hautes cabanes s'éтираient dans leur ombre. Le serein tombait et donnait au gravier une apparence mouillée. Pierre, maintenu dans une fixité presque lumineuse, attendait ce qui n'était pas encore venu. Et cette attente, en plus de lui procurer un malaise, le rassura soudainement. Pierre était né dans l'inconfort. Une vieille habitude familiale. Le père marcha jusqu'à la maison. C'était l'heure du souper. Il y avait sur la table les beaux concombres du jardin. Pierre suivit son frère et s'assit à la table. Le soleil était bas et touchait le vaisselier. Il devait être neuf heures. Les carreaux étaient propres, Mme Bazinet était venue cette semaine. Une odeur de citron, de cigarette et de gomme à la menthe flottait encore. Il y aura aussi, en surprise, une tarte de chez Régis. Pierre glissa la lettre de Monseigneur Lussier sous l'assiette de son père. Il rit un peu. « J'ai des comptes à te rendre maintenant ». Tout se passait bien à Montréal. Non, il n'avait pas reçu de menaces de mort, on barrait toujours les églises, les femmes ne confessaient pas de choses cochonnes. Que dire d'autre ? Il ne voulait plus qu'expirer, il n'y avait plus que de faux espoirs de chute dans l'air pourtant briqué.

Le père relut la lettre déjà ouverte. Elle révélait la mort de Pierre survenue il y a quatre jours. Le diocèse prendrait en charge la dépouille et l'exposition se ferait en Chapelle ardente à la Cathédrale. Deux diacres et un sous-diacre présideraient. Dieu l'avait enfin rappelé à lui, les souffrances du jeune Pierre étaient terminées. C'était un prêtre exemplaire. Cordialement.

Aussi surpris que lorsqu'il avait vu pour la première fois un renard traverser le jardin, Pierre regarda son père pleurer. Il n'aurait pu se douter que son père fût ému à ce point de le revoir. La journée avait été belle. Le vieux se leva et sortit fumer. Il y avait beaucoup à faire. Il faudrait penser aux costumes et à la parenté. Il faudrait aussi avertir la mère. «N'avais-tu pas envoyé une photo récente il y a quatre ou cinq ans?» On n'en était plus certain. Penser aussi à se faire remplacer au champ. La saison était généreuse, il faudrait augmenter le nombre d'employés. On appellera les jeunes du coin. Il y a en un qui est vaillant, paraît-il. Pierre termina la soirée par une tisane à la camomille. Il reviendra. Ici, on ne compte pas les tours.